

JE NE SAIS PAS OÙ VOUS SEREZ DEMAIN

Emmanuel Roy

Emmanuel Roy filme les consultations médicales de personnes internées au Centre de Rétention Administrative de Marseille, menées par la Docteur Reem Mansour. Son bureau est un espace d'écoute et de respect, où la dignité est rendue aux retenus menacés d'être expulsés du territoire français.

CLARA COSSUTTA ET LELIA SIBONY
Comment a émergé le projet de filmer ces consultations médicales ?

EMMANUEL ROY

Le projet vient de la rencontre avec Reem Mansour, que je croisais très régulièrement lorsque je travaillais sur la prison des Baumettes, à Marseille, il y a une dizaine d'années. Sa personnalité, sa droiture, sa rigueur et son engagement m'intéressaient. En 2018, quand des ami-e-s réalisateur-ice-s ont eu pour projet de parler de Marseille à travers des figures de femmes qui y interviennent, j'ai aussitôt repensé à Reem. Il y avait une grande confiance entre nous et, de mon côté, beaucoup d'admiration pour son travail.

Comment obtenir le droit de filmer en centre de rétention ?

Au départ, je n'imaginai absolument pas que ce soit possible. Pendant presque un an, j'ai filmé Reem dans sa voiture, le matin, quand elle allait au centre de rétention. Le dispositif était déjà celui de la répétition et de la circularité. On a finalement eu l'autorisation du préfet en février 2020.

Je pense qu'ils ne savent pas ce qui se dit pendant ces consultations qui sont les seuls endroits où les personnes peuvent parler : elles ouvrent des lieux de parole incroyables.

Comment réagissaient les patients face à la présence de la caméra ?

J'avais une relation de confiance avec Reem, mais elle-même ne découvre que le matin même les personnes qu'elle reçoit. La grande question était donc de trouver comment expliquer ma présence, comment je me positionne. J'expliquais mon projet ; ils étaient libres d'accepter ou non.

Beaucoup sentaient que c'était la possibilité de témoigner. Certains voulaient que je filme leur visage. Mais c'était ma responsabilité, et mon intention dès le départ, de me mettre non à leur place mais à leurs côtés, derrière eux. Je suis face à Reem parce que c'est notre position : comment peut-on réagir, quand on est pris nous-même dans ce système de violence extrême ?

Comment choisir au montage les témoignages retenus ?

La matière était très dense : il n'y avait qu'une quinzaine d'heures de rush mais chaque situation était très forte. On a travaillé séquence par séquence : on voit celles qui résistent, celles qui sont redondantes. Ça se fait de façon très instinctive : on travaille sur la sensation pour essayer de construire petit à petit le lieu où travaille Reem. L'idée était d'éprouver pendant une heure — ce qui est déjà une petite épreuve — ce dispositif très simple : une suite de consultations. L'intensité de ce qui se jouait dans les consultations a imposé sa forme au montage. J'évitais absolument le spectaculaire ; la situation n'aboutit à rien d'autre qu'à la répétition. Le rendu peut sembler très brut, mais faire comprendre ce lieu et ce qui s'y joue seulement par les échanges entre Reem et ses patients, cela exige un subtil tissage.

Reem dénonce souvent dans ses prises de parole les conditions d'enfermement. Qu'attendez-vous de la réception de votre documentaire ? Est-il pensé comme un geste politique ?

Évidemment. D'autant plus dans le contexte actuel. Les CRA sont un outil central et complètement abusif de la politique migratoire française : les rapports annuels des associations qui y interviennent sont accablants. Ce sont des lieux aussi, voire plus violents que la prison : on n'a pas d'espace à soi, on ne peut pas se raser, se couper les ongles, on vous retire tous vos droits. Normalement, un centre de rétention est un dernier recours lorsqu'on ne peut plus contrôler quelqu'un qui doit être expulsé. Mais ce n'est pas du tout la réalité. Ce que j'ai filmé est très proche de ce qu'il y a dans les rapports : des enfermements complètement abusifs, de gens qui sont en France depuis 15, 20, 30 ans et se retrouvent en CRA alors qu'ils ont des enfants français. Donc, bien sûr, politiquement, je veux que ce film serve à ça. Ce n'est pas normal de bafouer les droits élémentaires de la personne : c'est vraiment ce que j'ai envie que le film permette de dire. Le fait d'être avec eux, dans l'instant qu'ils étaient en train

de vivre, était d'une violence que je n'aurais pas pu imaginer : le film tente de remettre en scène cette expérience-là. Si Reem a accepté, c'était aussi pour témoigner.

C'est vrai que les CRA, la plupart des gens ne savent pas que cela existe...

Tout à fait. Il y a une forme d'invisibilité de ces lieux, alors même qu'ils sont au milieu des villes.

Qu'avez-vous appris de la réalisation de ce documentaire ?

J'avais une approche très intellectuelle du problème : je lisais des articles, des bouquins. Et soudain, ce que j'ai découvert, c'est l'injustice totale et les abus complets de ce système. Le harcèlement que les détenus subissent quotidiennement, ce sont des menaces, du tutoiement, des petites choses d'une très grande violence. Reem, elle, les vouvoie, les appelle « Monsieur » : elle est attachée à la dignité, au respect de la personne. La grande découverte du film, c'est ça : je savais qu'il y avait des abus, mais, soudain, je le vivais dans le ventre, dans le cœur. Je voulais que ce film soit aussi une expérience physique. C'est le film le plus difficile que j'ai fait. Il me travaille encore aujourd'hui. Dans la réalisation, je suis en général très cérébral, je pense tout en amont ; mais là, je me suis souvent laissé emporter. Pendant les tournages, le but était vraiment d'être dans le moment, et d'être le plus juste, le plus perméable possible à ce qu'il se passait dans la relation. Cela explique aussi le choix d'avoir la caméra à l'épaule plutôt que sur pied.

Votre documentaire est bouleversant aussi pour cet aspect très brut, très sobre, minimaliste...

Je voulais rester dans une forme de simplicité, de justesse par rapport à ce que Reem a vécu. Cette dimension non spectaculaire du film, ça me paraît cinématographiquement et politiquement très important dans le documentaire aujourd'hui. Face à certaines situations, il faut se retirer et être le plus simple, le plus juste possible par rapport à ce qu'il se passe. C'était mon obsession : ne pas faire un spectacle, paradoxalement puisque c'est un film, mais proposer une expérience de ce lieu, en essayant de m'en retirer.

CLARA COSSUTTA & LELIA SIBONY
à lire également sur le blog de Mediapart



SÉANCES

Je 30 | 18h30 | Forum des images